

Union chorale

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 16

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195506>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

citoyens, ein bordzâi, sè fasâi deim ti lè sallio, et tsaiquî contingent lâi arrevâvê tambou batant. N'ïavâi pas fauta dè s'ein mettrè; pôru qu'on sâi Vaudois et qu'on aussè lo drâi de votâ, on poivè lâi allâ teri trâi coups po tatsi d'avâi on prix. Lè prix n'êtioit pas dâi cafe-tièrès, dâi z'arjâo, dâi dêtraux âo bin dâi treins, coumeint deim lè z'abâyi; mà dâi pices dè 5, dè 10, dè 20 et mémameint dè 40 batz, totès batteintès nâovès, que lo novè gouvernèment fasâi fabrequâ espret. Et pi y'avâi on banquet avouè dâi bio discou, et on riond dè danse iò lè dzouvenès dzeins s'ein baillivot à veri. On a rudo mau fé d'aboli ellia balla fête.

Vo z'é de que y'avâi z'u adon dè ellia revoluchon onna dêmechon dâi menistrès, po cein que 'na granta eimpartiâ ètioit ein bizebille avouè lo novè gouvernèment, rappoâ à 'na pancarta qu'on avâi volliu lâo fèrè liârè ein chère, et que n'avioit pas volliu. Y'ein a onna masse qu'ont demandâ lâo condzi et que n'ont pas volliu rebatrè lo cou, et clliao que sont restâ dêvessont allâ prèdzi po lè z'autro et se sont trovâ gaillâ accoâiti.

L'est po cein que lo menistrè de B... dêvessai allâ ti lè queinzè dzo prèdzi à duè z'hâorès pe liein, et po ne pas lâi allâ à pi ye demandâ à son vesin, que fasâi lo tserroton, dè lo menâ avouè lo tsai.

L'appliyè don la demeindze matin et ma fâi la pourra bête qu'avâi tserrotâ tota la senanna dâi belions, n'êtâi pas tant ardeinta po preindrè lo trot et bambanâvè su la route.

— Eh bin, Samuèl! que dit lo menistrè, voutra cavala ne va pas; jamè on n'arrevè po lo prèdzo; qu'èst-te que l'a?

— Qu'èst-te que l'a! Binsu que le ne pâo pas traci tant rudo se, après avâi menâ dâo bou tota la senanna, on lâi fâ onco trainâ la rêsse la demeindze!

Le travail pour la vie.

Sous ce titre, le *Petit Parisien* a publié, l'année dernière, un très intéressant article auquel nous empruntons les détails suivants :

L'obligation du travail a pour fondement une loi de nature qui soumet tous les êtres animés, sans exception, à sa bienheureuse servitude. — Rien de plus curieux que les exemples que M. Victor Meunier tire de la vie des animaux pour la démonstration de cette loi.

Les animaux, certains d'entre eux au moins, donnent à l'espèce humaine des exemples de vaillance et de patience, dans la façon dont ils « gagnent leur vie ». Que d'efforts, que de peines! quelle active et persévérante dépense de forces!...

Ce n'est pas seulement dans la recherche souvent pénible de la nourriture que s'impose cette obligation du « travail », comme pour la taupe, qui creuse de vrais tunnels pour découvrir les vers blancs, comme pour la mouette des rochers, qui va pêcher jusqu'à cent vingt-cinq lieues. Le gîte est aussi la grande affaire, et de quel mot se servir si sa construction ne constitue pas un « travail »?

On peut, certes, la ranger parmi les « animaux travailleurs », la fauvette de l'Inde, — une artiste en son genre! — qui s'est fait son nid avec des feuilles d'arbres exactement cousues par leurs bords au moyen de brins d'herbe, « avec le bec pour aiguille et pour doigts ».

Parmi les oiseaux, le fisserin du Bengale ne se déclare satisfait que lorsqu'il s'est édifié un appartement à plusieurs chambres reliées par un couloir, œuvre singulièrement laborieuse. Le fisserin est un sybarite, car il aime ses aises, mais on a bien le droit d'être difficile quand on est soi-même l'artisan.

Il est si raffiné qu'il lui faut, chez lui, de la lumière la nuit. Et voici, en vérité, une chose merveilleuse, à laquelle on aurait peine à croire, tant elle demande de raisonnement, si elle n'avait été cent fois constatée. Oui, le fisserin s'éclaire, mais pour cela il ne compte encore que sur lui. Il va chercher des insectes phosphorescents, et, pour qu'ils accomplissent leurs fonctions de flambeaux improvisés, il les fixe dans son nid au moyen de

petites boulettes d'argile savamment confectionnées. Cela fait, il goûte les douceurs du *home*.

Quel travail encore pour l'hirondelle de rivage, la plus petite des hirondelles! Elle aime à être logée spacieusement, mais c'est un goût qui ne se satisfait qu'à l'aide de rudes fatigues. Songez que les galeries qu'elle se construit n'ont guère moins d'un mètre de profondeur. Le sauvagement qui se contente d'une hutte doit lui faire pitié, avec le peu d'efforts que lui a demandés cette demeure, à elle qui veut un si grand logis! Pour aller ainsi au delà du strict besoin d'un abri, il faut qu'elle ait la passion du travail pour le travail lui-même.

Et voyez les termites, vulgairement appelées fourmis blanchés. Rapportées à la taille de l'homme, dit M. Victor Meunier, la tour du Champ-de-Mars n'est remarquable que par sa bassesse en comparaison des termitières rapportées aux dimensions de leurs constructeurs. Dans la vallée du Zambèse, Livingstone en découvrit qui avaient sept et huit mètres de haut et dont la base avait douze et quinze mètres de diamètre. C'est absolument comme si un peuple construisait l'Himalaya. Et ces « Himalayas » sont innombrables. « Tous les deux cents mètres, dit l'explorateur Guiraud, en parlant des régions des sources du Congo, le sentier contourne quelqu'un de ces monticules... Ces rassemblements de nids sont aisément pris de loin pour des villages d'indigènes.

L'abeille, qu'on appelle l'abeille maçon, parcourt une distance de 400 kilomètres pour amener à pied d'œuvre, grain à grain, les matériaux de construction de son nid. Ces matériaux sont un mélange de terre argileuse et de sable pétris qui transforme ce mortier, une fois desséché, en un dur ciment sur lequel la pluie est impuissante. La chalicodome dispose patiemment ses pelotes de mortier en un bourrelet circulaire sur la surface de la pierre. Les pattes antérieures et les mandibules mettent en œuvre la matière, que maintient plastique l'humeur salivaire peu à peu dégorgée. Pour consolider le pisé, des graviers anguleux sont enchaînés un à un dans la masse encore molle, jusqu'à ce que la cellule ait la hauteur voulue de trois centimètres. L'intérieur de la cellule est l'objet d'une attention particulière de la part de la maçon. Tous les grains de sable en sont éliminés avec soin et portés dans la partie extérieure de la muraille.

On voit l'abeille y entrer fréquemment pour en égaliser la surface. Habile architecte, elle s'occupe de l'exposition de son nid, elle en approprie la construction selon les circonstances, et ce sont ces différences, suivant qu'il repose sur une surface horizontale ou verticale, qui semblent dénoter une indéfinie intelligence.

Chez les bourdons, le travail est si bien une loi que les nids populeux ont — comment l'appeler autrement? — un trompette qui les réveille, dont la fonction, en faisant entendre un bourdonnement si intense qu'il l'épuise un moment, est positivement de sonner la diane. Le fait avait été traité de fable quand, il y a deux cents ans, le naturaliste Gœdard le raconta. Les observations de M. Hoffer, qui datent de 1881, ont prouvé, cependant, qu'il était exact.

Les poissons, eux aussi, « travaillent ». Ce n'est pas un poisson peu « occupé » que le « coliza » arc-en-ciel, ainsi nommé en raison du luxe de ses couleurs, qui vit dans le Gange, lorsque approche le moment de la ponte. Le mâle, très absorbé dans son labeur, apporte sur l'eau des brins de petits végétaux, qu'il y maintient, contre leur pesanteur, par le moyen de bulles d'air dégorgées au-dessous d'eux. Il forme ainsi une île flottante de huit centimètres de diamètre. Le lendemain, accumulant les bulles d'air sous cette construction, il lui fait prendre une forme de dôme; enfin, avec les mêmes matériaux, toujours des plantes prises au fond de l'eau et de l'air pris à sa surface, il donne à ce dôme un rebord circulaire, large de deux centimètres. Ces préparatifs terminés, dit M. Victor Meunier, la femelle entre en ce charmant logis et y dépose ses œufs; cent cinquante environ sont épars çà et là, et ne demandent qu'à bien venir. Le mâle les ramasse à la bouche, les porte et les range dans son île flottante, qu'il ne cessera de surveiller et d'entretenir en bon état pendant toute la durée de l'incubation. Au bout de trois jours, les œufs réclament un traitement nouveau, il entre dans le nid, en crève le sommet: l'air s'échappe et le dôme s'affaisse, emprisonnant les embryons dans ses replis. Il surveille

alors la « nursery », et nulle bonne d'enfant n'a plus à faire que lui quand il empêche les jeunes imprudents de s'écartier. Là, le mâle accepte toutes les corvées; il n'a pas un instant de répit.

Descend-on dans l'échelle des êtres, on y retrouve cette loi du travail incessant. « L'infiniment petit me paraît infiniment grand », écrivait un jour M. Pasteur sur un album.

Livraison d'avril de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: En Bohême. Notes de voyage, par M. L. Leger. — Jeunes filles. Roman, par M. Jean Menos. — La Sibérie ignorée, d'après un récent voyage, par M. Michel Delines. — La vie de Mme Henriette Beecher-Stowe, par M. Maurice Muret. — Jean. Nouvelle, par M. Virgile Rossel. — Une visite à Hull House, par Mme Mary Bigot. — Le régime alimentaire, par M. le Dr Manuel Leven. — Variétés. Sommes-nous immortels? par M. Maurice Millioud. — Chroniques parisiennes, italiennes, allemandes, anglaises, suisses, scientifiques, politiques. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureaux de la *Bibliothèque universelle*, rue de la Louve, 1, Lausanne.

Problème.

Un berger interrogé sur le nombre de ses moutons répondit: Si mon maître me donnait chaque mois 6 centimes par mouton, j'aurais au bout de l'année de quoi payer mes dépenses, et il me resterait chaque mois 1 fr. 20; mais il ne me donne que 5 centimes et alors il me manque 60 c. au bout de l'année. — Combien ce berger avait-il de moutons et combien dépensait-il par an?

Solution du problème précédent. — Mises: 36, 26, 10, 34, 20 et 24. Gains: 1332, 962, 370, 1258, 740 et 888. — Une réponse juste de M. E. Michon, nég., Bremlens, qui a obtenu la prime.

Pensées.

Le travail mure les portes par où l'ennui pénètre jusqu'à nous et comble les vides où se nichent les mauvaises pensées.

De combien de gens la valeur serait doublée s'ils avaient la moitié de celle qu'ils se supposent!

Les grands hommes sont rarement comme les hautes montagnes, qui grandissent plus on s'en approche.

Nous rappelons les concerts que donnera l'**Union chorale**, le jeudi 23 et le dimanche 26 courant, dans le temple de St-François. Cette Société, dont les études consciencieuses, dirigées par M. Troyon, lui ont valu de nombreux succès, s'est assurée le concours de Mme Troyon-Blaesi et de M. van Rooy, comme solistes, et de l'Orchestre de la Ville, augmenté de plusieurs amateurs.

Dans le programme, très varié, de ces concerts, figure la belle œuvre de Arnold Krug, Fingal, légende dramatique pour chœurs, solis et orchestre. — Le rôle d'Agandecca (Olga), que chantera Mme Troyon, a été créé par elle à Stuttgart, en 1891.

OPÉRA. — Mardi, très beau succès, pour la compagnie lyrique, dans la représentation de **Mannon**. Succès surtout pour le sympathique ténor M. Paul Gauthier et la primadonna Mme Rhajiane, qui ont su s'élever parfois jusqu'au dramatique le plus poignant. M. Darnaud, qui n'avait malheureusement qu'un rôle assez effacé, fait de plus en plus apprécier sa belle voix de basse-taille.

Peut-être un peu trop de charge chez MM. Vautier et Monval, qui semblaient parfois oublier qu'il s'agissait d'un opéra-comique et non d'une opérette. — Les chœurs pourraient être l'objet de plus de soin. — N'oublions pas de mentionner l'orchestre, qui s'est bravement conduit, dans une partie difficile, sous la direction de son excellent chef, M. Raffit.

Hier soir, nouveau succès dans Mignon. Demain, dimanche, les **Cloches de Cornéville**.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.